

LETTRE 11

On voit dans cette Lettre que l'union qui se fait par les liens de la charité, est incomparablement plus douce, et plus constante, que n'est celle qui vient de la parenté, et de l'amitié. On y voit aussi que le sacrifice qu'un chrétien fait de son coeur à Dieu, lui est beaucoup plus agréable, que n'ont été ceux qu'on lui a offerts dans l'ancienne Loi. Saint Sévère Sulpice y est aussi loué, pour avoir parfaitement écrit la vie de saint Martin.

Paulin, à son très cher frère Sévère.

Je connais dans l'esprit de Jésus Christ, notre Seigneur, et notre Dieu, et par une saveur du ciel, j'expérimente avec joie, particulièrement en vous la vérité de ces divines paroles, que rien au monde n'est comparable à un ami fidèle, et que l'homme de bien prononce avec un épanchement de coeur des paroles saintes, et agréables; car la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, est si consolante, qu'elle fait en moi le même effet que font les remèdes qui prolongent la vie. Et le messenger qui m'a apporté de vos chères nouvelles d'un pays si éloigné, m'a donné le même plaisir que peut ressentir celui qui *goûte un rayon de miel; et un altéré qui boit de l'eau fraîche.* (Pro 16,24)

Ces nouvelles, dis-je, qui m'assurent de votre santé, et des marques de votre affection, me sont aussi douces que la moelle qui engraisse mes os; et elles me donnent d'autant plus de joie, qu'elles me sont rendues par vos domestiques, nos chers enfants en Jésus Christ que vous avez bien voulu nous envoyer, afin que j'eusse en même temps la satisfaction de lire vos lettres, et de jouir d'une partie de vous-même, en voyant ces chers domestiques que vous aimez si tendrement. *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ?* (Ps 115,12) particulièrement pour la grâce qu'il m'a faite, et qui me paraît inestimable, en me donnant pour collègue, et pour associé dans les affaires qui regardent sa gloire, celui qui était déjà mon meilleur ami, pendant que nous étions encore l'un et l'autre dans le siècle.

Cette alliance est d'autant plus étroite, qu'elle est spirituelle : *Car qui est ma mère,* dit Jésus Christ, *et qui sont mes frères ?* (Mt 12,48) Ce ne sont pas ceux qui sont engendrés par *la volonté et par le plaisir de la chair,* (Jn 1,13) mais ceux qui sont nés de Dieu par la sagesse féconde de Jésus Christ, toujours immuable en lui-même, qui renouvelle toutes choses, et qui donne aux hommes le pouvoir d'être faits enfants de Dieu et les cohéritiers de son royaume. Il s'est revêtu pour cet effet d'un corps mortel, et vit comme le nôtre, afin de nous rendre semblables à son corps inaccessible, et glorieux; et qu'après nous avoir éloigné de notre patrie, et séparé de nos parents, il nous mette en possession de l'héritage, et du bonheur de ses enfants.

C'est aussi pour le même dessein qu'il a bien voulu nous donner une nouvelle naissance par sa grâce, et nous unir intimement les uns aux autres par les liens de la charité, et c'est par un merveilleux effet de son amour qu'il nous a dégagé des affections, et des liaisons de la chair, pour nous faire entrer en son alliance éternelle, à laquelle, comme nous le connaissions maintenant, il nous avait préparé par notre première amitié.

Celle que nous avons liée tous deux par la charité de Jésus Christ, durera toujours, parce qu'elle est amenée de Dieu, qu'elle subsiste en Dieu, et qu'elle donne à l'homme qui la possède, la vertu de ne changer jamais. Comme elle est humble et sincère, elle n'est pas sujette à l'enflure des superbes, ni à l'artifice des fourbes, ni à la malice des envieux, et si elle s'élève vers Dieu, ce n'est point par un esprit d'orgueil, mais par un esprit de douceur, et par une émulation de piété –, car le Sauveur nous assure, et nous l'expérimentons nous-mêmes, *qu'il est doux, et humble de coeur.* (Mt 21,29)

C'est par sa grâce que vous êtes devenu mon frère, non seulement pour nous donner des secours mutuels durant la vie présente, mais encore pour être inséparables dans l'éternité. L'amour que vous avez pour moi, surpasse d'autant plus toutes les amitiés fondées sur les inclinations de la chair, et du sang, que le père qui nous est commun, et qui nous fait être frères, est infiniment élevé au dessus de tous nos parents naturels; et il nous unit plus, étroitement que ne le sont les frères charnels.

Car où est maintenant toute ma parenté selon la chair ? Que sont devenues toutes mes anciennes amitiés ? Où sont les compagnies que je fréquentais autrefois ? Ils ne se souviennent plus de moi et je suis devenu inconnu à mes frères, et comme un étranger aux enfants de ma mère. Mes proches et mes anciens amis s'éloignent tous de moi; et lors qu'ils m'approchent, ils passent aussi vite qu'un fleuve qui court avec rapidité; et ils se retirent comme des flots qui le

pressent, et se poussent impétueusement. Il semble même, comme dit l'Écriture, qu'ils aient de la confusion de me reconnaître, et qu'ils ont honte de m'approcher. Ceux qui autrefois faisaient gloire d'être de mes parents, me regardent maintenant comme un étranger. Mais Dieu me donne la consolation que ceux qui me tenaient pour un étranger, deviennent mes proches; et je vois accomplir en moi cette prédiction du psalmiste : *Vous aurez, des enfants qui tiendront la place de vos frères.* (Ps 44,17)

C'est ainsi que vous m'avez été donné de Dieu en la place de mes parents, de mes frères et de mes amis; afin que vous ayez pour moi les soins et la tendresse d'un père, Un véritable amour de frère, et la sincérité d'un parfait ami; et que faisant sur moi un continuel épanchement de coeur, vous me visitiez souvent par vos lettres, et me remplissiez de vos douces consolations.

C'est ce que vous faites déjà parfaitement, puisque vous n'êtes pas content de prendre avec vigilance toutes les occasions favorables qui se présentent de nous écrire, vous nous en voyez encore vos lettres, non seulement par ceux de vos domestiques qui vous sont les plus chers, mais même quelquefois par ces enfants de bénédiction, que vous avez engendré au Seigneur, et qui font la joie de votre cœur; afin que vous ayez le plaisir de nous voir par leurs yeux, et de nous baiser par leur bouche.

Nous sommes charmés par les démarches de ces messagers, qui nous annoncent de vrais et solides biens; car ils nous apprennent ce qui peut contribuer à la paix, et à la joie de notre cœur, lors qu'ils nous déclarent les merveilles que vous faites avec le secours de la grâce de Dieu; et qui nous montrent les ouvrages que vous écrivez par les lumières que vous recevez de son adorable Verbe. Quel est le riche qui pourrait nous faire des pressants si précieux ? De quels parents pourrions-nous recevoir de si douces consolations ? Et sans parler de ce que la libéralité de Dieu nous réserve pour l'éternité, il est aisé de voir par les biens que l'on recueille de cette amitié, même dès cette vie, qu'elle est beaucoup plus avantageuse, que tout ce qui nous pourrait arriver d'ailleurs.

Car dites-moi, je vous prie, quel préjudice me peut faire dans la pratique de la vertu, la dureté d'un père inhumain, ou le peu d'amour d'un frère insensible, ou l'oubli d'un ami infidèle, puisque vous me tenez lieu de tous ces noms, de tous ces biens, et de toutes ces alliances, et que vous réparez si avantageusement toutes ces pertes ? Car, pour ne point parler de plusieurs autres serviteurs de Dieu, qui sont dans les provinces voisines, et même dans celles qui me sont inconnues, qui ont pour moi les mêmes sentiments que vous, et à qui Dieu a inspiré beaucoup de bontés pour moi, comme pour me récompenser de ce que j'ai quitté ma patrie et mes parents, et mon patrimoine; les biens que je reçois de vous, sont si grands, que je devrais m'estimer pleinement satisfait.

Comme David a dit : Le frère ne nous rachètera pas, mais un homme nous rachètera. (Ps 48) Il m'est aussi permis de dire : Le monde ne m'aime pas, mais je suis aimé de Jésus Christ. Le monde n'a pour moi que du mépris, mais Dieu me donne des marques de son amour : *Les domestiques de l'homme sont devenus ses ennemis;* (Mt 10,36) mais les domestiques de Dieu deviendront ses amis.

Il est vrai que j'ai eu autrefois des frères, des amis, et des proches élevés dans les dignités du siècle, et même gens de bien; mais Dieu m'a fait connaître que ce n'était pas en demeurant attaché à eux, et en les aimants que je pourrais lui plaire; et il vous a choisi pour être mon frère inséparable, et mon proche le plus chéri, afin que je vous aime comme moi-même, et comme n'ayant avec vous qu'un coeur, et qu'une âme dans l'esprit de Jésus Christ.

Ainsi ce que je viens de dire en peu de mots de la charité que plusieurs personnes spirituelles, comme vous, ont pour moi, n'a point été dit justement, et avec assez de réflexion; puisqu'il est vrai, qu'il n'y a personne en qui je puisse rencontrer ce que je trouve en vous. Car si les autres ont la bonté de m'aimer, ce n'est que par un pur effet de la charité que le Seigneur leur inspire, et que je ne mérite point; mais l'amour que vous avez pour moi a cela de particulier, que nous étions déjà unis d'une étroite amitié avant que Jésus Christ eût uni nos coeurs par les liens de la charité, et lorsque nous aimions encore ce que nous avons quitté pour nous consacrer à son service. J'ose même dire que cette union d'amitié nous a comme préparé à celle de la charité; et que l'amitié sincère que nous avions l'un pour l'autre, lorsque nous étions encore dans la voie de l'infidélité, nous a disposé à nous aimer spirituellement; car nous nous sommes toujours aimés d'un amour si parfait, qu'il ne pouvait devenir plus fort que par la charité, qui surpasse tous les sentiments naturels, et toutes les affections humaines.

Nous devons donc rendre à Dieu des actions de grâces, d'autant plus grandes, que nous ayant tous deux trouvés dans le même champ, il a eu la bonté de regarder favorablement notre bassesse; et qu'après nous avoir tiré comme des jumeaux du sein de la chair, il nous a également appelés à son service. Car vous avez raison de m'écrire que nous étions tous deux dans le

champ; mais j'ose ajouter que par un effet de la puissance, et de la bonté de Dieu, l'un de nous a été tellement appelé, que toutefois l'autre n'a point été délaissé. Nous étions alors chacun en particulier, divisés en deux, parce que la chair se révoltait contre l'esprit; et nous n'avions point de paix, parce que l'homme extérieur résistait à l'homme intérieur : mais par la grâce de celui, qui de deux choses n'en fait qu'une, quoique nous semblions être d'eux, nous ne sommes plus qu'un seul; parce que nous n'avons tous deux qu'un même esprit, et que le corps même ne fait point de division chez nous, puisque nous n'avons que le même corps qui est celui de Jésus Christ.

Quoique ces choses, comme j'ai déjà dit, nous soient communes avec tous les chrétiens; nous avons néanmoins ce plaisir, et ce sujet particulier de nous réjouir mutuellement, de ce que de bons amis que nous étions, nous avons reçu tous deux cette grande grâce de Dieu, d'être entrés dans le même chemin, et de ne nous être pas séparés l'un de l'autre; comme vous savez qu'il est arrivé à plusieurs de nos plus intimes amis, que nous avons perdus, parce qu'ils ont pris d'autres voies.

Vous êtes donc véritablement mon père, mon frère, et mon proche parent, puis qu'en faisant la volonté de Dieu, et en accomplissant parfaitement la Loi, vous m'aimez comme un autre vous-même, et vous êtes tout ensemble mon ami par la charité de Jésus Christ. et mon frère par notre divine régénération. D'où vient donc qu'étant persuadés, comme vous êtes, de cette vérité, nous offensez-vous tous deux, en me donnant trop de louanges, et en parlant de vous avec trop de mépris, lorsque vous dites que nous étions deux dans un même champ; l'un a été choisi et appelé ? Ne soyons pas, je vous prie, méconnaissants de la grâce de Dieu, qui n'a point pris un de nous; mais qui nous a pris tous deux par le choix qu'il a fait d'un de nous, puisque vous et moi nous ne sommes plus qu'un.

Il est vrai que nous étions deux; mais c'était lorsque nous étions liés à ces frères charnels, à qui nous avons renoncé en suivant notre vocation. Car l'Écriture sainte nous donne assez à connaître que l'unité dont elle parle, ne s'entend pas seulement d'un homme particulier, mais aussi de l'union de plusieurs, lorsque par deux frères, elle ne signifie pas seulement deux hommes, mais deux peuples, savoir les Gentils, qui sont venus à la foi, et les Juifs qui sont demeurés dans leur incrédulité.

C'est ainsi pareillement que ces deux femmes qui sont dans un moulin, et dont l'une est choisie, sont à mon avis le symbole de la Synagogue et de l'Église, Et toutes les fois que l'Écriture fait mention en général de deux personnes, elle n'entend parler que de la distinction des peuples fidèles d'avec les infidèles, ou des deux natures spirituelles et corporelles, dont chaque homme est composé. C'est pourquoi, mon cher frère, puisque nous avons toujours été unis de cœur et d'esprit, et que nous le sommes maintenant plus intimement par l'esprit de Jésus Christ il est certain que nous avons été pris tous deux ensemble, ou tous, les deux délaissés.

Mais nous pouvons dire que nous avons été choisis tous deux; non en considération de nos mérites, mais par la pure grâce de Dieu, qui *ne se repent point de ses dons, ni de ses vocations*; (Rom 11,29) et que ce n'a point été aussi à cause de l'excellence de nos bonnes oeuvres, mais par la confiance que nous avons eue en sa bonne volonté, qui nous a tous deux également, échauffés du feu de son amour; comme il a paru par la résolution que nous avons prise en même temps de nous convertir. Il faut donc que nous nous réjouissions tous deux en celui qui justifie l'impie par une foi vive, et qui donne à tous les hommes leur nourriture. Je ne parle pas de cette nourriture qui se corrompt, mais de celle qui dure éternellement, et qui se cuit, ou dans l'âme qui s'occupe aux oeuvres de piété, ou dans l'Église catholique, car c'est elle qui est le corps mystique de ce pain qui est descendu du ciel, et qui donne la vie à ceux qui sont affamés de la justice. Ce pain céleste n'engraisse pas la chair, mais il fortifie le cœur; et il est tout ensemble un pain, et une fontaine; un pain dont plus on mange, plus on a faim; et une fontaine, dont plus on boit, moins on est désaltéré.

Mais si nous désirons manger ce pain délicieux dans l'éternité, il faut que nous ayons soin de moudre dans le moulin de ce monde de bon froment, qui n'est autre que l'obéissance, et la charité d'un cœur pur, et animé d'une foi sincère.

Comme vous êtes plein de cette grâce, et de cette vertu, vous préparez à Dieu une farine excellente, et vous vous offrez vous-même à lui comme un azyne de sincérité et de la vérité. Car on peut dire que celui qui fait la volonté de Dieu, devient en quelque manière sa viande puis qu'il s'incorpore à ses membres; et que comme dit l'Apôtre, *celui qui s'unit à Dieu, devient un même esprit avec lui* (II Cor 6,17) : bonheur que nous obtiendrons, si nous portons l'image, de l'homme céleste avec le même soin que nous avons porté celle de l'homme terrestre.

Si nous nous conformons à la vie de cet apôtre, qui a parfaitement imité Jésus Christ, nous deviendrons comme lui les imitateurs de Dieu même, et nous ferons la bonne odeur de Jésus Christ, lorsque nous lui offrirons une hostie vivante par un culte raisonnable; et que nous lui

présenterons du fonds de nos entrailles la pure farine de nos bonnes oeuvres, moulue dans un coeur innocent; et qu'en lui dressant dans notre propre sein un autel chaste, nous lui immolerons nos vices, et lui présenterons des sacrifices conformes à ceux de ces animaux marqués dans l'ancienne Loi.

Nous lui offrirons, dis-je, un bouc, en exterminant le péché, qui exhale une odeur de mort. Nous lui égorgerons un taureau, en abattant notre orgueil. Nous lui présenterons une brebis, en bannissant la négligence, et la mollesse par la ferveur de l'esprit, et le feu de la charité. Nous lui sacrifierons un agneau, si nous vivons sans tache. Nous lui immolerons un veau, si nous devenons petits, et sans malice; et si nous représentons l'innocence de l'un de ces deux animaux, par la pureté de notre vie, et la stupidité de l'autre par la simplicité de nos moeurs.

Ce sont les sacrifices que je vous vois offrir à Dieu dans le temple de votre corps, et dans le sanctuaire de votre coeur, par l'immolation de votre chair, et par l'oblation de votre âme. Vous lui immolez un taureau, lorsque par une sainte humilité, vous abaissez une tête élevée, et que vous la faites plier sous le joug de la crainte du Seigneur. Vous sacrifiez un bouc, quand vous exterminiez les oeuvres, qui n'ont point de droiture, par le zèle que vous avez pour la justice. Vous égorgez une brebis, lorsque par un travail continuel, et par une sérieuse application à connaître la volonté de Dieu, et les préceptes de sa Loi, vous faites mourir en vous-même la délicatesse d'une vie molle, et paresseuse; et que vous renoncez aux biens superflus, et embarrassants de la vie présente, comme si vous coupiez avec les ciseaux de la parole de Dieu une toison qui est incommode à la brebis qui la porte, mais qui est utile à celui qui la tond.

C'est avec ces ciseaux mystiques, composés de l'Ancien, et du Nouveau Testament, que Jésus Christ a coupé l'attache que nous avons aux biens du siècle, et qu'il nous en a déchargé comme d'une toison inutile. Nous pouvons même dire qu'il se sert encore de ces ciseaux pour nous séparer des vices corporels, comme de la laine des brebis malades, lorsqu'il nous prend pour servir de vêtement à son corps mystique, qu'il revêt des bonnes oeuvres des fidèles. Car il faut qu'en revêtant Jésus Christ, nous nous revêtions aussi de lui, pour entrer saintement dans les emplois de son Eglise, et pour être insérés dans la frange de cette robe, qui lui sert d'ornement.

Ce divin Pasteur a déjà, comme je le crois, coupé votre toison, et il l'a exposé dans la cour pour y recevoir la rosée du ciel; car la grâce qui est répandue sur vos lèvres, et qui coule de votre bouche comme un ruisseau émané des fontaines d'Israël, ou de cette source qui est au milieu du paradis, et qui fait naître de grands fleuves; cette grâce y dis-je, nous fait connaître que le Seigneur est descendu sur vous, comme la pluie sur une toison; et qu'il vous a donné de l'eau du puits de Jacob, parce que vous êtes, de ces enfants d'Israël y qui recherchent le Seigneur.

S'il est donc vrai que vous soyez déchargé de votre toison, vous connaîtrez sensiblement que l'on vous a fait deux faveurs : l'une de vous avoir rendu plus léger durant les chaleurs de l'amour du siècle; et de ce que vous pouvez dès le matin vous repaître agréablement de la parole de Dieu toute remplie de rosée : l'autre de n'être plus brûlé par les ardeurs du démon du midi; parce que vous êtes à l'ombre sous les ailes du Seigneur. Cependant on vous prépare une robe issue de votre propre laine; afin que vous en soyez revêtu dans le jour de cet hiver terrible, et que vous puissiez soutenir le froid glaçant de la face du Juge.

C'est ce que vous ferez sans peine y si lorsque vous serez dépouillé de votre corps, vous n'êtes pas dénué de bonnes oeuvres. Alors Jésus Christ vous paraîtra à son tour, lui qui est cet agneau conduit à la mort pour nous qui n'ouvrit point sa bouche pour se plaindre; et qui a souffert paisiblement qu'on lui enlevât sa toison, je veux dire sa vie corporelle, qu'il a bien voulu perdre, et reprendre pour nous, afin de nous faire connaître qu'il est tout ensemble prêtre, victime y agneau et pasteur. C'est un Pasteur qui a exposé sa vie pour ses brebis. C'est un agneau qui s'est immolé pour le salut de ses brebis; qui est devenu lui même la victime de tous les prêtres, en s'offrant à son Père pour la réconciliation du genre humain. C'est ainsi qu'il a voulu être la victime de son sacerdoce, et le prêtre de sa victime; afin qu'étant à présent le seul souverain Seigneur de toutes choses, les nouvelles créatures lui soient immolées, et que même tous les prêtres deviennent ses victimes.

Si nous nous présentons à lui avec un silence respectueux pour être tondu de ses mains, et si nous avons la même patience qu'il a eue, lorsqu'il s'est livré pour nous, il se chargera du fardeau de notre toison, et il ne fera pas difficulté de porter la laine de ses brebis; puisqu'il a même la bonté de porter au bercail sur ses épaules la brebis qu'il a rappelée de son égarement.

Quoi qu'il n'ait pas besoin de nos biens, (Ps 15,2) mais qu'au contraire nous ayons besoin des siens, cependant, toujours infiniment bon envers nous, il veut bien recevoir de nous ces biens, comme s'ils étaient les nôtres. Il renonce même en quelque manière à son droit, pour avoir occasion de nous rendre ce que nous lui avons présenté, comme si nous en étions les maîtres : quoi qu'il soit vrai que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, et que même nous ne subsistons

que par son bon plaisir. C'est donc par un effet de cette même bonté, que n'ayant rien apporté au monde, lorsque nous y sommes entrés, il nous a donné les biens temporels comme une toison; non afin que ce fardeau nous embarrassât, nous qu'il a fait naître libres, mais pour nous donner le moyen d'exercer la vertu, et d'acquérir de grands mérites; comme aussi pour nous donner lieu de faire paraître la foi et la piété que nous avons pour Dieu, notre vrai Père, et souverain Seigneur, en préférant son service à tout ce que nous aurions de plus cher, et de plus agréable, en vue des grandes récompenses.

De là vient qu'encore que nous n'ayons rien apporté au monde, et que nous n'en devons rien emporter, néanmoins Dieu, par un effet de sa bonté infinie, a tellement disposé les choses, que si nous observons exactement sa Loi, et si nous usons selon son intention des biens qu'il nous a donnés, ces mêmes biens seront heureusement changés; et de temporels, ils deviendront éternels. Car quoique les choses que nous n'avons pas eues en venant au monde, ne puissent nous suivre, quand nous en sortirons, parce que nous sommes tous mortels, et que *la figure de ce monde passe, et s'évanouit* (II Cor 7,11) y cependant Dieu par sa Toute-puissance, fera que par un heureux commerce, nous pourrons non seulement emporter ces biens avec nous, mais même les envoyer devant nous, en les semant dans le sein de Dieu par l'aumône.

C'est pour ce sujet, comme je crois, qu'il est défendu à l'ouvrier paresseux de manger du pain. (cf. Gal 6,8) Je ne parle point de ce pain matériel, qui est corruptible, mais de celui qui donne, et conserve la vraie vie, et, selon la sainte Ecriture, chacun doit se nourrir du fruit de son travail, et ne vivre que de ce qu'il fait, pour avoir du pain. Jésus Christ, qui est le vrai pain vivant, ne peut être mangé par un ouvrier paresseux. C'est aussi pour ce sujet qu'il est appelé l'Agneau pascal, que nous devons manger comme des gens disposez à marcher, qui ont les reins ceints; qui sont bien chaussés, et qui tiennent le bâton à la main, c'est-à-dire, qui font toujours, et avec ferveur de bonnes oeuvres.

Il nous est aussi commandé de manger Agneau promptement, parce que le temps de la vie présente est court, et que selon le conseil de l'Apôtre, nous devons être dégagés des soins temporels; afin que nous soyons prêts d'ouvrir la porte au Seigneur, lorsqu'il y frappera, crainte d'encourir les peines que mériteraient notre assoupissement, et notre négligence. Aussi bien cette crainte serait inutile, puisque nous serions tirés par force, et condamnés à une seconde mort, pire que la première, pour subir le juste châtement de notre négligence, et de notre impiété.

En effet, nous serions extrêmement coupables, si au lieu de nous attacher uniquement au service de notre vrai Maître, nous aimions mieux servir un étranger, et nous occuper plutôt des affaires du siècle, que de celles de Jésus Christ. Ce divin Maître nous punira justement, s'il arrive que nous refusions de lui ouvrir la porte, quand il y frappera; et que ce ne soit pas de notre plein gré, mais par force, que nous soyons conduits devant son Père céleste.

C'est pour ce sujet que l'on nous a averti de travailler, et de prier pour notre âme dans le temps favorable, c'est-à-dire durant la vie présente, qui ne nous a été donnée que pour travailler dans son peu de durée à acquérir la vraie vie qui ne finira jamais. Le champ de cette vie n'est autre que le monde, ou l'homme qui y demeure. C'est de ce champ, duquel, comme j'ai déjà dit, de deux hommes qui y sont, l'un est pris. Ce qui se fait, lorsque la chair soumise à l'esprit, n'est plus qu'une même chose avec lui, car, comme dit l'Apôtre, nous avons en nous deux volontés, et deux lois, qui sont toujours en mouvement l'une contre l'autre, et qui, comme deux meules de moulin, font de la farine que Dieu agréera, ou qu'il rejettera.

Pour vous, mon cher frère, il est aisé de connaître par vos discours si purs, et si élégants, qu'après avoir parfaitement vaincu la loi rebelle de vos membres, et vous être dégagé de sa corruption de l'homme extérieur, vous préparez à Jésus Christ une pâte très pure, et un pain sans levain. Car Dieu ne vous aurait pas fait la grâce de vous choisir pour écrire la Vie de saint Martin, si par la pureté de votre coeur, votre bouche n'avait été rendue digne de publier les louanges de ce grand saint. Que vous êtes heureux d'avoir été favorisé d'une particulière bénédiction de Dieu, pour faire avec tant d'exactitude, et d'affection, l'histoire d'un prêtre si admirable, et d'un confesseur si glorieux ! Mais aussi quel bonheur à ce grand saint d'avoir mérité un si digne historien de sa Vie ! Elle est écrite avec tant d'élégance, et si pleine d'instruction, qu'elle ne contribuera pas moins à la gloire de Dieu, par le récit des vertus, et des mérites de ce grand saint, qu'elle sera admirée des hommes par la politesse de votre plume. Oui, l'élégance de vos paroles est comme un habit précieux, dont vous avez revêtu Jésus Christ; c'est un meuble très riche dont vous avez orné la demeure, et vos belles pensées sont autant de fleurs dont vous l'avez couronné. Mais ce divin Agneau vous revêtira à son tour de la robe de sa gloire, au jour de la grande récompense, puisqu'il couvrira votre corps mortel de sa bienheureuse immortalité.

Pour ce qui me regarde, je vous demande seulement de vous souvenir de moi, et de me considérer, non de loin, et en arrière, mais de près, et comme votre ami : Car je suis persuadé

qu'étant plus habile que moi en agriculture, vous cueillez de plus excellents fruits; et que courant plus vite que je ne puis faire, vous me préviendrez en la conquête du prix de la félicité éternelle.

Comme je suis encore plus infirme d'esprit que de corps, je ne puis vous suivre que de loin; mais quoique je sois beaucoup éloigné de vous par la distance, et l'espace qui est entre nous deux, je ne laisse pas de marcher dans le même chemin. Je tourne la même meule que vous, quoique ce ne soit pas avec la même force. Je suis bien votre compagnon de moulin, mais ma farine n'est pas si bonne que la votre, parce que le blé que je fais moudre est mêlé d'ivraie. Néanmoins je pourrai en recevoir de la bonne farine, si vous m'assistez du secours de vos prières. C'est par elles que j'espère être dégagé de mes richesses, et de ma pauvreté, qui me sont également préjudiciables : car je suis pauvre en vertus, et riche en péchés; et je croirais être véritablement riche en bien, si j'étais pauvre comme vous le pensez.

Sur quoi pourtant vous voulez bien que j'examine ici vos paroles, qui semblent se contredire. Car quoique ce ne soit pas de mes vertus que vous avez fait l'éloge; néanmoins, comme vous avez bien voulu m'attribuer celles des autres, souffrez que je vous demande comment vous pouvez dire que vous ne pouvez souffrir la pauvreté, pendant que vous faites profession de l'admirer. Vous croyez, dites-vous, que je possède parfaitement cette vertu, tandis que vous faites de vains efforts pour l'acquérir. Vous dites que je suis content de ce que j'ai de quoi me nourrir, et me vêtir, et que je ne me mets point en peine du lendemain. Si cela est vrai, d'où vient donc que vous croyez qu'en me venant voir, comme je ne puis m'empêcher de le désirer, ma pauvreté deviendra si grande, que je désisterai de vous inviter à me faire cet honneur ? Pourquoi différez-vous de vous mettre en chemin pour venir voir celui que vous appelez votre ami, s'il est vrai que vous suiviez sincèrement celui qui a dit : *Prends ta croix, viens, et me suis !* (Luc 9,23) Comment croyez-vous pouvoir suivre Jésus Christ, si ce n'est de la manière qu'il l'a prescrit, et selon les vestiges qu'il a tracés, lorsque venant visiter les siens, il n'a point trouvé chez eux où reposer sa tête ?

Imitez donc celui qui tâche d'imiter Jésus Christ, afin que de mort que vous êtes, vous viviez en crucifiant le monde en vous, et en devenant vous-même la croix du monde; en mourant tous les jours par la foi que vous devez à la parole de Dieu, et en vivant par la parole de cette divine foi; car l'homme ne vit pas seulement de pain, particulièrement l'homme chrétien, puisqu'il est écrit de lui qu'il vit de la foi. (Gal 3,11) est-ce dit qu'il vit de pain ? Pourquoi donc craignez-vous que je vous fasse endurer la faim ? Si vous avez la foi, vous portez votre pain avec vous; et si vous vous nourrissez de la parole de Dieu, vous ne désirerez pas la viande qui n'est que pour le ventre. Car Dieu détruit ce désir charnels à mesure qu'il s'établit chez nous; et il s'y établit lorsque fondés dans sa charité, nous demeurons fermes dans son service, et que notre maison n'est pas bâtie sur le sable mouvant de la méfiance.

N'avons-nous pas juré tous deux que nous croyons fermement en la parole de celui qui a dit : *Ne vous mettez point en peine pour le lendemain – car chaque jour a sa peine. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et sa justice, et toutes les choses nécessaires vous seront données.* (Mt 6,34-36) Si vous croyez ces vérités, pourquoi appréhendez-vous d'avoir faim en venant visiter un frère qui est pauvre, et que vous savez que ce n'est qu'en vertu de la ferme croyance en ces divines paroles, qu'il a préféré la pauvreté aux richesses ? Croyez-vous que celui qui met sa confiance en la terre, ait plus de biens que celui qui se confie uniquement en Dieu ? Est-il plus avantageux d'être nourri par ses propres soins, que par ceux de la Providence ? Quel bien peut avoir un misérable qui ne se possède pas lui-même ? Car on ne peut pas dire qu'il se possède, lors qu'il se fie plus à ses propres forces qu'à la bonté de Dieu. On peut même assurer qu'il est mort; puis qu'il croit qu'il cesserait de vivre, s'il mettait toute son espérance en Dieu, et s'il s'abandonnait entièrement à sa divine Providence.

Je souhaite donc que ce soit plutôt un jeu d'esprit, qu'un manquement de foi, qui vous ait fait écrire, que si vous veniez me voir, je deviendrais en peu de temps si pauvre, que je n'aurais plus une autre fois la pensée de vous inviter. Je vous avoue que je ne souhaite rien tant que cet heureux état de liberté, et de dégagement de toutes choses; puisque cette circoncision, et ce dénuement générale fait toute la perfection d'un chrétien. Si néanmoins vous avez une ferme confiance en Jésus Christ; si vous admirez, comme vous le dites, les vertus du ciel dans un homme mortel, et si vous sentez véritablement une sainte émulation d'imiter un homme qui vit selon Dieu, d'où vient que vous n'avez pas d'autant plus d'ardeur de me voir, que vous me croyez plus parfait ? C'est sans doute que vous voulez faire connaître que votre cœur n'est pas persuadé du bien que votre bouche dit de moi.

La conversation familière que vous avez eue avec saint Martin, me donne lieu de croire que ce n'est pas un pauvre, mais un grand pécheur que vous fuyez en ma personne. Car si vous aviez si fort appréhendé la faim du corps, vous n'auriez pas eu tant de commerce avec un saint

qui était si mortifié. Pour moi qui connais combien il est important à l'avancement du salut, que la charité qui fait la plénitude de la Loi, croisse toujours, comme je ne cesserai jamais de vous aimer, je ne désisterai pas aussi de vous inviter. Venez donc nous voir au plutôt, et volez si vous le pouvez.

Il est vrai que nous sommes pauvres, et que nous n'avons que Jésus Christ mais jugez si ce n'est rien avoir, que de posséder celui qui a tout. Si nous avons quitté Ambraumaque,¹ ce n'a point été pour nous réduire dans un petit jardin, comme vous nous l'écrivez; mais nous avons préféré le jardin du paradis au lieu de notre naissance, et à notre patrimoine, persuadez que nous n'avons point de meilleure maison, que celle qui est éternelle, ni de véritable patrie que la terre j d'où nous sommes tirés, et où nous devons retourner.

Croyez, je vous prie, que par la miséricorde de Jésus Christ, en qui nous possédons tout, nous n'avons aucune attache à cette terre remplie d'épines et de peines; et que notre coeur n'a pas même la moindre affection pour les plus petites plantes de notre jardin. Plût à Dieu que nous fussions aussi heureusement dégagés de la poussière du péché ! S'il est vrai que vous soyez autant persuadé, que vous le dites, du bonheur de mon état, et que cependant vous désiriez si peu de me voir, prenez garde, je vous prie, que ce n'est plus moi, qui suis véritablement toujours pécheur, et indigne de votre présence, que vous méprisez : c'est le Seigneur même à qui vous faites injure, en croyant que nous manquerons des aliments nécessaires pour entretenir cette vie mortelle, lorsque Dieu aura commencé d'être notre possession.

¹ Ceux qui ont composé la Vie de saint Paulin, conviennent tous qu'avant son départ pour l'Espagne, et pour l'Italie, il demeurerait dans une de ses terres appelée Ambraumaque.

LETTRE DE SAINT PAULIN À JOVIEN ²

Je croirais blesser toutes les règles de la bienséance et de l'amitié, si je ne vous écrivais par Posthumianus et Théridie, qui, de la Campanie, où ils étaient venus pour me voir, s'en retournent en leur pays. Ce n'est pas toutefois la seule crainte de manquer d'égards qui me porte à vous écrire, mais c'est particulièrement pour empêcher que l'on ne pense que je doute de la sincérité de votre religion; car si j'omettais de vous écrire dans une occasion si favorable, et qui m'est offerte par des personnes d'une éminente vertu, on pourrait s'imaginer que je crois que vous n'aimez pas les gens pieux, quoique vous fassiez connaître le contraire, par l'estime où vous tenez le nom de chrétien et le nom de ceux qui tâchent, comme nous, d'observer la loi de l'évangile.

Recevez donc honorablement ces deux visiteurs, non en considération de mes lettres, mais plutôt recevez avec plaisir mes lettres, qui vous seront rendues par des personnes, qui se sont fait conscience de retourner dans leur patrie, sans vous voir, et de vous aller rendre visite, sans vous porter un souvenir de moi.

J'ai cru même qu'il était à propos de me servir de ces messagers, pour répondre à la lettre que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, et par où vous répondiez vous-même à celle que je vous avait adressée, afin d'établir que Dieu a un pouvoir absolu sur les éléments, et que la Providence dispose souverainement de toutes choses en notre faveur.

Vous vous rappelez certainement, en effet, que je m'efforçai alors de vous persuader qu'il ne fallait jamais attribuer les bienfaits de Dieu au hasard, et ne pas croire que ce soit par un cas fortuit plutôt que par la grâce de la Providence que l'argent des pauvres ait échappé aux tempêtes de l'hiver et à la cupidité des matelots, même après la mort de celui, qui en avait la garde, et qu'on ait vu le vaisseau sur lequel il était chargé échouer sain et sauf sur le rivage où je possède des terres, et vous un patrimoine.

Cet événement, qui devait vous porter à admirer la clémence du Seigneur, n'a servi cependant qu'à exciter vos plaintes et vos murmures contre les tempêtes et le trouble des éléments; et au lieu de bénir Dieu qui les maîtrise et les fait servir à notre utilité, de même qu'il dispose notre propre conduite, vous avez rapporté ces effets de sa toute-puissance à des divinités imaginaires que vous nommez le destin et la fortune, comme si elles partageaient le gouvernement du monde avec le Créateur. Or, ne pensez pas avoir honoré Dieu, mais plutôt lui avoir fait injure, en refusant de reconnaître que ces événements sont arrivés par sa permission, sous prétexte que Dieu étant la bonté même, il vaut mieux imputer le mal au hasard, qu'à Dieu. Ainsi donc vous mettez au nombre des maux les tempêtes qui dévastent les campagnes et causent les naufrages. Et vous ne remarquez pas que cette maxime appartient aux philosophes qui, enflés de leur science et négligeant celle de Dieu, se trouvent exilés de la vérité, et, par attachement à leur sens, s'évanouissent, comme il est écrit, dans leurs pensées. Jugeant, selon leur caprice, les œuvres et les desseins du Créateur, ils s'imaginent que la terre et le ciel sont mus et gouvernés par le hasard; ils prétendent que ce monde, soit qu'il n'y ait point d'être souverain qui le dirige, soit que Dieu dédaigne de s'en occuper, est le jouet du destin; ou bien ils affirment que le monde n'a pas été créé, qu'il n'a pas eu de commencement qu'il n'aura pas de fin; comme si les choses corporelles, dont le monde est composé et dont nous sommes aussi une portion, n'étaient pas corruptibles par leur nature.

D'autres plus insensés encore veulent que l'univers se soit créé lui-même, comme s'il y avait rien qui pût se donner à soi-même la naissance, de telle sorte qu'un même être fût à la fois créateur et créature, œuvre et artisan, et qu'il n'y eût pas là une contradiction manifeste et dans les mots et dans les choses. Or, qui ne comprend, au contraire, que ce monde corporel est gouverné par une force incorporelle, et que c'est par la force infuse et toujours présente de l'Esprit divin qui l'a créée que cette masse énorme est animée, dirigée dans ses mouvements, maintenue dans son équilibre, perpétuée dans sa durée ?

Puis donc qu'il est constant que ce qui se voit ou se sent a besoin, pour avoir consistance et subsistance, d'un secours étranger, on ne peut contester qu'un tel secours ne soit également nécessaire pour qu'une chose soit créée. Et ainsi, nous devons nécessairement avouer que tout provient de Dieu. Il n'y a par conséquent que des profanes qui puissent douter que le monde ait Dieu pour auteur. C'est de même à lui seul qu'il convient de rapporter le gouvernement des vents et de toutes les forces accumulées qui s'agitent dans les profondeurs et comme dans les entrailles de la terre. Car les puissances qui se manifestent dans les ouvrages de Dieu ne

² Dans : Les Pères de l'Église latine, par J.F. Nourrisson (1856)

sauraient être contenues, c'est-à-dire les substances qui composent l'univers ne pourraient coexister dans l'opposition de leurs natures diverses, si elles n'étaient dominées par une nature et une puissance souveraine, qui est Dieu, seul créateur de tout ce qui est, qui seul a pu les faire et les ordonner, et qui seul, par les lois qu'il leur impose, assure leur état. Mais il est encore beaucoup plus insensé d'incriminer aucune nature quelle qu'elle soit et de la déclarer mauvaise : car si tout vient de Dieu et si Dieu est bon, assurément tout ce que Dieu fait est bon. Que si dans les secrets de ses desseins il y a des profondeurs qui échappent à nos sens et à nos pensées, quoique nous n'en puissions pénétrer le mystère ni dissiper l'obscurité, il est plus sûr néanmoins de supposer que Dieu a eu des motifs cachés d'agir, que de croire qu'il n'en a eu aucun. On ne peut en effet mettre en doute que toutes les œuvres de Dieu, bien qu'elles ne soient pas toutes intelligibles, ne soient cependant toutes raisonnables.

C'est pourquoi si Dieu qui a créé le monde entier, aussi le gouverne, en quel lieu ou sur quelles créatures le hasard aura-t-il prise, ou le destin, ou la fortune ? Si le hasard, le destin, la fortune dépendent, comme le veulent quelques-uns, du mouvement et de la série des astres, c'est donc d'atomes de feu, atomes non seulement plus petits que Dieu, mais que le monde lui-même, puisqu'ils n'en éclairent guère que la troisième partie, que le hasard, le destin, la fortune, tirent une puissance qu'on fait l'égal de celle de Dieu ? Car certainement il n'appartient qu'à une puissance divine d'exciter tour à tour la violence des vents et de l'enchaîner, d'abandonner ou d'arracher les mortels aux fureurs des tempêtes. Et comme c'est en vertu de cette puissance que toute créature obéit à Dieu, seul créateur de toutes choses, comment départir ce pouvoir divin et cette efficacité à des choses qui, non seulement ne pourraient recevoir le nom de créateur, mais qui n'ont pas même l'apparence de créature, et dont les dénominations vagues ne signifient rien distinctement de spirituel ni de corporel ? En effet, quand même le hasard serait l'expression du doute, le destin l'expression de la prévision, l'accident l'expression de ce qui tombe ou de ce qui arrive; cependant, n'est-ce point par un étrange abus et une grossière ignorance de Dieu que les hommes, dans leur égarement, ont érigé en divinités des mots vides de sens, leur ont donné un corps, des attributs, et, ce qui est encore plus pitoyable; décerné des hommages divins ? De là sont venus et l'Espérance, et Némésis, et l'Amour, et aussi la Fureur dont on adore les images, et l'Occasion qui est chauve, et la Fortune qui s'appuie sur un globe glissant. Par un mensonge non moins bizarre, on a feint que les Destinées filent les jours des hommes, ou les pèsent dans des balances. Et cet incroyable délire a été partagé par les philosophes aussi bien que par le vulgaire, témoin Platon qui met entre les mains d'une vieille femme le fuseau de la Nécessité, lui adjoignant trois filles, dont l'emploi est de filer, comme si les événements et la vie des hommes résultaient du travail de ces filandières. Ce philosophe sublime a, de la sorte, abusé de sa vaine et harmonieuse éloquence, jusqu'à ne pas rougir d'insérer d'aussi absurdes fables dans des écrits où il ose traiter de la nature divine comme s'il la connaissait. Pour nous donc, ce qu'il nous faut estimer chez Platon, c'est la beauté de son langage, non la frivolité de ses fictions; sans toutefois que la musique des mots qui charme l'oreille nous fasse perdre de vue le fond des choses.

Il y a plus : comme la raison et la vérité l'enseignent, toutes les œuvres de Dieu, dont nous sommes nous-mêmes l'ouvrage, tous les événements heureux par lesquels nous sommes dirigés et conservés au milieu des incertitudes de cette vie fragile et caduque, tout cela rapportons-le à Dieu même, et ne commettons point l'erreur de retrancher quoi que ce soit de sa puissance, parce que Dieu, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, est notre créateur et notre Dieu comme il est le créateur et le Dieu de toutes choses. Et parce qu'il est la bonté et la sagesse même, et l'origine de la raison, il n'a rien établi que par raison, et communiqué à tout sa bonté. Rapportons-lui donc tout ce que nous sommes; appliquons-nous à connaître, efforçons-nous de faire ce qui lui plaît. Alors, l'esprit dégagé des nuages qui l'obscurcissent, nous apercevrons clairement cette vérité, que c'est pour Dieu qu'est tout ce qui est; et aussi cette conséquence, que toutes les œuvres de Dieu sont excellentes, et que rien ne peut être mauvais de ce qui a pour auteur un être essentiellement bon, lequel, dans l'univers, a tout préparé pour notre usage, et tout disposé pour notre utilité, ordonnant de telle sorte les créatures, que les unes sont destinées à servir, les autres à agir, d'autres à commander. Ainsi nous dominons par la raison les natures animales et corporelles. Mais, afin que nous n'abusions pas de cette puissance, il est utile que nous soyons éprouvés par les adversités, par les démons, par les difficultés des affaires, ou souvent même par le trouble des éléments. Car de telles traverses nous rendent attentifs, prudents, et réveillent en nous la crainte de la Divinité. Il est certain, en effet, que la sécurité qui nous devrait rendre reconnaissants envers le Dieu éternel est au contraire la cause de notre insensibilité et de notre ingratitude. Aussi l'apôtre des Gentils a-t-il dit que c'est par un dessein secret de la bonté divine, et au grand avantage du salut des hommes, que des obstacles nous sont suscités dans notre course, et qu'à la prospérité succèdent l'adversité, les maladies, les

perdes, les périls, parce que la tribulation produit la force de la patience, et que, la patience étant l'épreuve de la foi, par elle la récompense de la gloire peut être obtenue, récompense que la vertu ne serait pas à même de mériter par ses victoires, si elle ne trouvait une occasion de vaincre dans les difficultés contre lesquelles il lui faut lutter.